Document généré le 24 avr. 2024 04:07

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

Les petits soleils

Nicole Campeau

Numéro 108, hiver 2006

URI : https://id.erudit.org/iderudit/14257ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)
1920-9363 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Campeau, N. (2006). Les petits soleils. *Moebius*, (108), 51–54.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Nicole Campeau

Les petits soleils

Je donnerais tout pour ces instants-là, alors que mon âme devient celle d'une autre, que l'âpreté de vivre est contenue tout entière dans un mouvement d'épaule ou un regard d'abîme devenu mien.

Il y a des soirs magiques au théâtre, et celui-là en avait été un. Le public était entré avec nous dans un état de grâce qui m'habitait encore alors que je rentrais chez moi.

J'écoutai les messages téléphoniques. Le dernier me foudroya : la voix éteinte de mon frère Benoît m'annonçait qu'il avait trouvé maman morte dans sa cuisine.

* * *

Maman était morte comme elle l'avait souhaité : rapidement, sans souffrir et sans déranger personne. Elle ne voulait pas être exposée. Jusqu'à la fin, elle aura choisi d'être soustraite aux regards.

Tout au long des formalités, je n'arrivais pas à me défaire de cette vision : elle avait été terrassée par une crise cardiaque juste au moment où elle sortait des biscuits du four. Benoît l'avait trouvée étendue par terre, les biscuits répandus autour d'elle. Frappée de plein fouet dans la banalité du quotidien. Ce quotidien que je m'étais juré, à l'adolescence, de bannir de mon existence.

J'eus peine à la regarder avant l'incinération. Ce n'était plus Florence, ma mère, ce corps raide et gris, vidé de son âme. Elle m'avait quittée pour toujours, emportant

avec elle les réponses aux questions que je n'avais jamais pris la peine de lui poser.

Chère Florence, dis-moi, que vaut la vie quand elle a été vécue comme la tienne, obscure, anonyme, sans voix, hormis dans le cercle étroit de ton espace intime ?

Tes moments de bonheur avaient-ils cette densité qui chavire, cette lumière plus bleue que le plus pur des ciels ? Tes tristesses, tes douleurs te laissaient-elles entrevoir le néant ?

Quelle couleur avais-tu donc donnée à ta vie, toi mon exacte contraire, toi qui, il y a si peu de temps encore, m'appelais avec tendresse « ma belle exaltée » ?

Florence, la discrète aux gestes calmes, que j'avais toujours vue besogner sans relâche. Florence la maternelle, tout entière vouée à ses petits, à qui le départ de chacun de ses quatre enfants avait arraché un bout d'elle-même. Florence l'épouse, dont l'amour pour mon père semblait ne jamais avoir failli et dont le regard était voilé de mélancolie depuis sa mort, sept ans plus tôt.

Ce ne fut qu'au moment où nous eûmes à la quitter pour l'incinération que j'éclatai en sanglots. Je ne la reverrais plus : c'était inconcevable. J'aurais voulu la retenir, m'asseoir dans l'herbe avec elle, contempler le ciel, parler sans se presser de la vie, de sa vie. Et chaque mot, même banal, aurait été chargé de sens.

Je l'avais si peu vue après avoir quitté la maison pour entrer à l'École de théâtre. J'allais avec allégresse vers ce qui me semblait la seule vie à avoir un sens : exprimer l'âme humaine et prendre le public à témoin.

J'étais la plus jeune des enfants et la dernière à partir. Mon village natal, la maison de bois où j'avais grandi, ma mère restant seule au milieu du vide : j'avais tourné le dos à tout cela avec légèreté. Et je ne revis maman que quelques fois par année, dont quelques-unes au théâtre.

Jamais elle ne m'en fit le reproche. « Mon artiste n'est pas ennuyeuse », disait-elle, comme pour m'excuser.

Je pleurai longtemps devant l'urne abritant le petit tas de cendres.

* * *

Benoît était l'exécuteur testamentaire et il m'avait demandé de venir le rejoindre à la maison de notre mère pour l'assister dans sa tâche.

J'arrivai beaucoup plus tôt que prévu pour voir la maison baignée par la lumière du matin, celle que maman préférait entre toutes. Une maison devenue bien trop grande pour elle mais qu'elle avait obstinément refusé de quitter.

Tout y était pareil à autrefois. La grande cuisine ensoleillée, le salon aux meubles de bois blond, l'escalier ouvragé menant aux chambres de l'étage. Celle que je partageais avec ma sœur Lucie était toujours la même avec sa tapisserie à fleurs roses et les couvre-lits bleus en nylon.

Combien d'heures y avais-je passé à me voir vivre sur la scène d'un théâtre ? Combien de livres y avais-je dévoré à la recherche de ma propre vie ? Combien de fois y avais-je imaginé le moment où je quitterais ce lieu à jamais pour aller vers un ailleurs qui palpitait déjà en moi ? À mille lieues de Florence.

Une odeur doucereuse flottait dans la cuisine. Un bouquet de marguerites s'étiolait sur la table. Des biscuits aux amandes s'empilaient sur une tôle à biscuits, visiblement jetés là à la hâte après avoir été ramassés. Maman les avait sans doute confectionnés pour les enfants de Benoît dont elle attendait la visite.

J'eus les larmes aux yeux à la vue de ces trésors abandonnés. Les biscuits aux amandes de ma mère étaient un pur délice. Je ne pus résister à l'envie d'en croquer un,

malgré mon malaise qu'il fût marqué du sceau de la mort. Même séché, il fit éclater dans ma bouche un délicat bouquet de saveurs.

Je m'assis à table, devant la fenêtre qui donnait sur un champ de blé. Je revis maman au four, avec son tablier à fleurs, pendant que nous attendions, fébriles, les verres de lait bien alignés.

Le moment où elle déposait enfin sur la table les biscuits fumants en était un de pur bonheur. Et maman, à ces instants, régnait comme une reine sur son royaume.

Chère Florence, était-ce là la saveur de ta vie ? Les étoiles dans les yeux de tes enfants ? Le talent que tu mettais à la besogne du quotidien ? T'arrivait-il, quand tu t'asseyais dans ta berceuse tournée vers la plaine, de penser, comme il m'arrive si souvent de le faire, à ce que nous choisissons de vivre ?

L'arrivée de Benoît me fit sursauter. J'étais sur scène, jouant le rôle d'une femme qui ressemblait à ma mère. Alors qu'elle sortait des biscuits du four, elle s'effondrait sur le sol et les biscuits se répandaient autour d'elle, comme autant de petits soleils à la douce odeur d'amande.